

L'autre était un médecin, le docteur Lebidois.

Le silence était profond, et une vive anxiété se peignait sur tous les visages.

Le jeune homme pouvait-il être sauvé ? N'était-il déjà plus qu'un cadavre ?

Telle était la terrible question que chacun se posait tout bas, le regard fixé sur le docteur.

Parmi les personnes les plus vivement impressionnées et qui semblaient attendre avec le plus d'angoisse l'arrêt du médecin, on eût pu remarquer une jeune fille qui, les traits bouleversés, murmurait d'une voix tremblante :

— Oh ! non, non, il n'est pas mort, il ne mourra pas !

Cette jeune fille, c'était Marguerite, et le lecteur comprendra sans peine la cause secrète de son intérêt pour la victime de Legrand et de ses complices.

Le docteur Lebidois parla enfin à la foule qui attendait silencieuse et émue la parole qui allait tomber de ses lèvres.

— Son état est désespéré, dit-il d'une voix triste et grave, hâtons-nous de le transporter chez lui.

Quatre hommes s'offrirent pour ce triste office, et, le soulavant avec d'extrêmes précautions, ils emportèrent sur leurs épaules, sanglant et demi-mort, celui qui une heure auparavant était plein de force et de santé.

Tout le monde le suivit jusqu'à sa demeure.

— Albert Péchard marchait devant le corps de son malheureux frère, les traits pâles et défigurés par le désespoir.

Une seule personne ne s'était pas mêlée à la foule : c'était Marguerite.

Restée seule au milieu de la rue, maintenant plongée dans l'obscurité, les bras pendants et la tête penchée sur la poitrine, elle n'avait plus conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Hébétée par la violence et la rapide succession des impressions qui l'avaient assaillie depuis vingt-quatre heures, elle se répétait sans cesse et sans même comprendre le sens de ses paroles :

— Que faire ? que faire ?

Enfin elle recouvra peu à peu la lucidité de son esprit et le sentiment de sa situation, alors son visage s'anima subitement, un éclair rapide brilla dans son regard, et, levant ses bras vers le ciel, elle s'écria avec un accent désespéré :

— Il a tué !... Mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! mais il est perdu.

Elle ajouta après une pause :

— Oh ! oui, perdu, car la police a son nom, son signallement, elle a tout cela par cette femme, cette cousine Madelon, qui l'a vendu, qui les a vendus tous les trois ; je ne l'ai pas entendue, mais j'en suis sûre. Oh ! c'est maintenant surtout qu'il faut le trouver et le prévenir à tout prix. Le trouver ! mais où ? à Paris ? Oui, oui, c'est là qu'il a dû se réfugier.

Elle réfléchit quelques instants, puis elle courut au débit du Grand saint Étienne.

Elle trouva facilement sa chambre, où brûlait encore la chandelle qu'elle avait allumée avant de sortir.

La table qu'on avait dressée pour elle était encore là, chargée d'une tranche de bœuf, d'une bouteille de cidre et d'un pain.

Personne dans l'établissement : maîtres et domestiques l'avaient quitté pour aller assister de près à l'horrible drame, qui venait de se passer sous leurs yeux.

Sûre de n'être pas inquiétée, Marguerite but un verre de cidre, prit le pain sous son bras et sortit à la hâte.

Vingt minutes après, elle arrivait à la gare du chemin de fer, et, en se mêlant à un groupe de huit à dix personnes, elle parvenait à se glisser sans billet dans la salle d'attente d'abord, puis dans un wagon de troisième classe.

Quand le train fut en marche, elle se mit à réfléchir profondément dans le coin où elle s'était blottie pour échapper aux regards.

Alors pour la première fois, un doute lui vint sur la trahison de la cousine Madelon.

Elle se demanda s'il était possible d'admettre que la police,

provenue et renseignée par elle, eût laissé s'accomplir le meurtre qui venait d'être commis.

Plus elle y songeait, plus la chose devenait impossible.

L'individu qu'elle avait vu causer avec la cousine Madelon était bien un agent de police, elle avait vu sa carte, le doute n'était donc plus possible sur ce point ; mais sur quoi avait roulé l'entretien dont elle avait cru deviner le sujet ?

Ses fonctions de concierge ne mettaient-elles pas naturellement la cousine en rapport avec cet individu, et n'était-il pas possible qu'il n'eût été question entre eux que de quelque amende encourue par celle-ci ou de tout autre détail aussi insignifiant ?

— Au reste, pensait-elle, aussitôt arrivée à Paris, je saurai bien à quoi m'en tenir ; je courrai chez la cousine Madelon, et si elle hésite à me dire où est Legrand, alors je serai fixée, elle nous aura trahis.

Sous l'empire de cette préoccupation, dont son esprit ne pouvait se délivrer, elle repassait tour à tour, et pour la vingtième fois, tous les arguments qui pouvaient militer pour ou contre la cousine Madelon, quand quelques mots prononcés par ses voisins, attirèrent tout à coup son attention.

— N'est-ce pas maintenant qu'on va nous demander à voir nos billets ? demandait une jeune femme à un vieillard.

— Oui, répondit celui-ci, c'est à la dernière station avant Rouen, et nous y sommes dans un quart d'heure.

Marguerite tressaillit.

Pas de billets ! Qu'allait-elle devenir ?

Elle se voyait déjà arrêtée, retenue à Rouen, et conséquemment dans l'impossibilité de prévenir Legrand de ce qui s'était passé dans la loge de la cousine Madelon.

Cette pensée la jeta dans un violent désespoir.

Mais comment se soustraire à ce malheur ?

Voilà ce qu'elle se demandait, pleurant, éperdue, cherchant vainement une idée dans son esprit affolé et qui se troublait de plus en plus à mesure qu'on approchait du but fatal.

Dans cinq minutes on allait y toucher, et la malheureuse, pelotonnée sur elle-même, sanglotant, priant et blasphémant à la fois, se labourait le front de ses ongles pour en arracher une inspiration.

Tout à coup elle cessa de se lamenter, un éclair brilla dans son regard, où se lisait une résolution énergique.

Son moyen de salut était trouvé.

Elle était dans un coin, près d'une portière.

Elle baissa la vitre, feignit de regarder le paysage et fit jouer la poignée de la portière.

Puis, affreusement pâle, mais les traits empreints d'une sombre détermination, elle poussa violemment la portière et s'élança d'un bond sur la voie.

C'était s'exposer à une mort horrible, plus que certaine.

Un cri d'angoisse se fit entendre dans le wagon, et tous les voyageurs, croyant à une tentative de suicide, se précipitèrent aux portières.

Ils virent la malheureuse jeune fille rouler dans un fossé qui bordait la voie, et y demeurer blottie comme une masse inerte.

— Elle est morte, dit l'un des voyageurs à son voisin.

— Ma foi, si elle n'est pas morte, elle n'en vaut guère mieux, répondit celui-ci.

V

LA MENDIANTE.

Le même jour, mais deux heures plus tard, c'est-à-dire vers la fin de la journée, un train omnibus, venant de Caen, comme celui dans lequel s'était passé le drame que nous venons de raconter, s'arrêtait à Rouen, à la gare de la rue Verta.

Parmi les nombreux voyageurs qui envahirent aussitôt cette gare, on eût pu remarquer trois hommes jetant à droite et à gauche des regards furtifs et échangeant entre eux quelques rares paroles.

Tout à coup l'un d'eux s'arrêta. Il avait pâli, ses jambes flagelaient, comme s'il eût été saisi d'un accès de fièvre, et ses lèvres contractées essayaient vainement de proférer quelques syllabes.